

INSCRIPTIONS DE SAMARKAND

I

LE GOÛR-I-MÎR, گور میر, OU TOMBEAU DE TAMERLAN

Épitaphes de Tîmoûr et de plusieurs princes tîmoûrides.

(Suite¹.)*Inscription C.*

Inscription arabe au centre de la pierre tombale de Mîrânshâh.

1	هو الحي لا اله الا هو	10	نوم وله ما في السموات
2	وله الحكم اليه رجفون	11	وما في الارض من ذا
3	وبه الحول والقوة	12	الذي يشفع عنده الا
4	بسم الله الرحمن الرحيم	13	بأذنه يعلم ما بين ايديهم
5	والهكم اله واحد	14	وما خلفهم ولا يحيطون
6	لا اله الا هو الرحمن	15	بشي من علمه الا بما شا
7	الرحيم، الله لا اله	16	وسع كرسيه السموات
8	الا هو الحي القيوم	17	والارض ولا ينوده
9	ولا تاخذه سنة ولا	18	حفظهما وهو العلي

1. Voir la *Revue* de janvier-février 1897.

العظيم ¹ و ² لا اكره في	19	فقد استمسك بالعروة	23
الدين قد تين الرشد	20	الوثق لا انفصام لها	24
من النبي فمن يكفر	21	والله سميع عليم ²	25
بالطاغوت ويومن بالله	22	صدق الله العظيم	26

Traduction.

« C'est Lui, le Vivant, il n'y a pas d'autre divinité que Lui, c'est Lui qui a le pouvoir et nous retournerons à Lui. C'est Lui qui possède la force et la puissance.

« Au nom d'Allah, Grand et Miséricordieux! Votre Dieu est un dieu unique, il n'y a pas d'autre divinité que Lui, le Grand, le Miséricordieux.

« Allah! Il n'y a pas d'autre divinité que Lui (*comme dans B jusqu'à* : Il est l'Élevé, le Grand). Point de contrainte au sujet de la religion. La vraie route s'est distinguée de la fausse. Celui qui n'adorera point les idoles, et qui croira à Allah aura saisi une anse solide et à l'abri de toute brisure! Allah entend et sait [tout].

« Allah le Très-Haut a dit vrai. »

NOTE

Toute la partie comprise entre les numéros 1-1, c'est-à-dire les lignes 7-19, forme le verset 256 de la seconde sourate du Coran. — Celle comprise entre 2-2 forme le verset 257 de la même.

Inscription D.

Inscription persane du sarcophage du sultan Ulug-Beg¹ dans la crypte du Goûr-i-Mîr.

Copie.

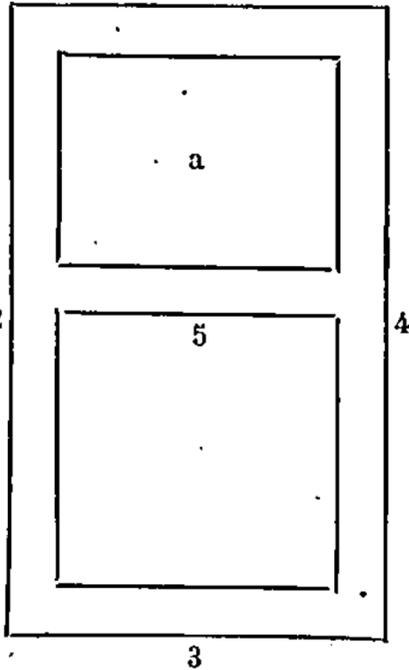
Dans le carré marqué par *a* dans le dessin ci-contre, se trouve une inscription arabe en grands caractères imitant le coufique, assez gauchement tracés et mal venus sur l'estampage.

لا الله لا ال... [ح] د رسول لا

Puis vient l'inscription principale :

1. 1. این مرقد منور و این مشهد رفیع وین روضه^g معطر و

1. 2. تن تربت سنیع خوانگاه پادشاهیست که



ریاض رضوان از نزولش بانزهدتست بستان جنان

فروخت^h وهو اللطان المبرور و الخلفه المسرورⁱ

مغیث الدنیا^j والدین الع بیک سلطان انار الله

برهانه که در شهور سنه ست و تسعین و سبعماه

1. 3. ولادت باسعادتش اتفاق افتاده بود

در بلده سلطانیه و در

1. 4. حجة ای عسر و ثمانماه در دار الامان سمرقند مخالفت مسهل

شده وکل محکم و تحری لاجل مسمی جومز مدت حیوتش باتها زبان

وفانش مدلول نزال لقضا رسید اخلف و خلاف کردند و تبع ححرت

کشیددی فقد اسسهلس و متوحها الی رحه ره الغفور

1. 5. فی عاشر رمضان سه^k لات و خمسین و ثمانماه الهجره النبویه

Restitution.

لا اله الا الله محمد رسول الله

1. 1. این مرقد منور و این مشهد رفیع و این روضه^g معطر و

1. 2. این تربت سنیع خوانگاه پادشاهیست که ریاض رضوان از نزولش

بانزهدتست و بستان جنان بیافروخت^h وهو السلطان المبرور و الخلیفه المسرور

مغیث الدنیا والدین الغ بیک سلطانⁱ انار الله برهانه که در شهور سنه ست

و تسعین و سبعماه

1. 3. ولادت باسعادتش اتفاق افتاده بود در بلده سلطانیه و در

1. 4. ذى الحجة سنة اثنى عشر و ثمانماية در دار الامان سمرقند
 بخلافت مستقل شده و كل يحكم ويجرى لاجل مسمى چون مدت حياتش
 بانها زمان وفاتش بمدلول نزل القضا رسيد خلف او خلاف کردند و تيغ
 حجرت کشيدندى فقد استشهد متوجهاً الى رحمة ربه الغفور
 1. 5. فى عاشر رمضان سنة ثلاث وخمسين و ثمانماية الهجرية النبوية

Traduction.

A. « Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah, Mahomet est l'Envoyé d'Allah.

« Ce sépulcre illuminé, ce mausolée éminent, ce tombeau parfumé, cette tombe auguste, est la couche où dort un empereur dont la venue a réjoui les jardins de Rizvân et a illuminé les bosquets du paradis. Cet empereur est le sultan pieux et le khalife joyeux, Moughîth ed-Douniâ ou ed-Dîn Ulug-Beg Sultan, qu'Allah illumine sa tombe! dont la naissance bienheureuse eut lieu dans les mois de l'année 796, dans la ville de Sultanyya, et qui, au mois de Dhou' l-ḥidjdjah de l'an 812, régna comme khalife à Samarkand, asile de la sécurité. Tout homme est jugé et il poursuit sa carrière jusqu'à un terme fixé. Quand la durée de sa vie fut arrivée jusqu'au dernier moment fixé pour sa mort, comme l'indique cette parole : « Le sort en est jeté * », son fils se révolta contre lui et tira une épée criminelle; il souffrit le martyre et s'en alla vers la miséricorde de son Dieu miséricordieux, le dixième jour du mois de Ramazan de l'an 853 de l'hégire du Prophète. »

Inscription E.

Fragment de l'inscription arabe en relief du tombeau de la femme de Timour¹. Cette inscription se compose de deux lignes

1. L'estampage de cette inscription m'a été remis par M. Ed. Blanc bien après ceux des quatre premières inscriptions, et c'est pour cette raison qu'on n'en trouvera pas le fac-similé dans le présent article.

dont la principale est écrite en beaux caractères neskhis; la seconde, en caractères coufiques, est gravée au-dessus de la précédente. Elle est entourée d'un cartouche très orné :

1° Inscription en neskhi :

.....القول فانه يعلم السر والخفي

« ... la parole. Et Lui (Allah) connaît ce qui est caché et ce qui est voilé. »

2° Inscription en coufique :

الملك لله تعالى

« La souveraineté appartient à Allah, le Très-Haut. »

NOTES.

a. Le mot مرقد signifie littéralement l'endroit où l'on repose, la couche; il ne signifie pas seulement la pierre tombale, mais aussi le cercueil, comme le prouve l'exemple suivant : وفات يافتن كرمون خاتون ونقل مرقد او بدار الامان تبريز : « Mort de Kirmoûn Khâtoûn, et transfert de son cercueil à Tabriz, la ville de la sécurité ». Rashîd ad-Dîn, *Djâmi'at-tavârikh*, ms. Supp. Pers. 209, f. 377 v°. Il y a d'autres endroits où il désigne le monument où se trouve déposé le cercueil, comme dans ce passage du *Habib us-Siyyâr* de Khondémir : جسد معطر : بمرقد عطر سا رسا نيدند.

b. Tîmoûr ne prit jamais le titre de sultan سلطان sur ses monnaies; son titre était émir. 'Abd er-Razzâq, l'auteur du *Maṭlâ' as-Sa'adein*, l'appelle toujours صاحبقران, *ṣahibqirân*, titre signifiant « le maître des conjonctions d'étoiles » et s'appliquant aux souverains qui ont régné au moins trente ans. Ce nom a fini chez les Tîmoûrides de l'Indoustân par devenir un simple titre dans le protocole. Le premier qui le prit est l'empereur mongol Shâhdjihân qui se nomme صاحبقران ثاني, le second Ṣahibqirân, le premier étant Tîmoûr. On lit dans une inscription de Kaboûl :

ابو مظفر شهاب الدين محمد صاحبقران ثاني شاهجهان پادشاه غازی

Darmesteter, *Inscriptions de Kaboul*, extrait du *Journal asiatique*, 1888, p. 11.

Ce nom de صاحبقران ou امير صاحب قران suffit à désigner Tîmoûr. Mirkhond le nomme حضرت صاحب قرانی ou حضرت صاحب قران فغفور. Son vrai nom, comme le donne Mirkhond, est قطب الحق والدين امير تيمور كوركان, *Qoṭb el-Haqq ou-ed-Dîn*, émir Tîmoûr Koûrkân (le pôle de la vérité et de la religion). Les auteurs arabes tels qu'Ibn 'Arabshâh connaissent plutôt la forme تيمور لك, Tîmoûr le boiteux, تيمور étant la forme abrégée que l'on trouve aussi dans la poésie persane.

Les Turcs l'appellent *تيمور امراج*. Le mot *کورکان* signifie un Timouride qui épouse une fille de la race de Djingiz-Khân (Pavet de Courteille, *Dict. turc*, p. 466); mais il se trouve déjà bien avant l'époque à laquelle vécut Timouïr, comme le prouve l'exemple suivant : un des gendres de Mankkoû-Kâ'ân se nommait Bâidjoû Koûrkân *بايجو کورکان*. Une des épouses du sultan mongol Mahmoûd Ghâzân, Bidî Koûrtaka, de la tribu de Seldous, était fille d'un nommé Mankkoûtimoûr Koûrkân *سدى فورقه دختر منكو تيمور کورکان*, qui avait épousé Tughluk Shâh, sœur de Mubarek Shâh, fils de Karâ Hoûlâdjoû (Rashîd ed-Dîn, *Djami'at-tavârikh*, ms. Supp. Pers. 209, f. 337 recto. Ce nom fut porté par plusieurs descendants de Timouïr en Perse. Khondémir dans le *Habîb us-Siyyâr* nomme Ulug-Beg *ميرزا الغ بيك کورکان*; Aboû Sa'îd reçoit le même titre dans Mirkhond et dans d'autres historiens : *ميرزا سلطان ابو سعيد کورکان*.

Quant à Shâh-Rokh, père d'Ulug-Beg, qu'Abd er-Razzâk Samarkandî nomme toujours *خضرت خاقان سعيد* « Sa Majesté l'empereur heureux », Sharaf ed-Dîn 'Alî Yezdî lui donne les titres de *معين الحق والسلطنة والدنيا والدين ابو النصر* شاهرخ بهادر

c. On lit sur l'estampage *روبلا*. C'est sûrement une corruption orthographique de *برلاس* ou *برولاس*, comme l'écrit Rashîd ed-Dîn.

d. Voici, autant qu'on peut le rendre en typographie, la disposition des trois premiers mots de cette phrase :

وبهذا
نسب
شعب

Le second mot doit se lire *بهذا* et non *هذا*, car dans cette inscription le *ha* initial a toujours la forme *هـ*; le crochet de droite représente donc bien une lettre qui ne peut être qu'un *ب*, tout autre ne donnant aucun sens. Ceci posé, on peut lire de deux façons les deux mots suivants. Nous lisons : *وبهذا يشعب*
نسب جنكيز خان

Nous considérons *هذا* comme un pronom représentant le nom propre Toûmenâi-Khân qui le précède immédiatement; on comparera pour ceci la phrase suivante de la même inscription, où ce même pronom est accompagné d'un adjectif et joue le rôle d'un nom propre : *ولم يعرف والد لهذا الماجد* « et n'est point connu de père à cet (homme) illustre. »

Nous lisons *سعب* et non *سعب* tout court, car le *س* est certainement précédé d'une autre lettre, comme il est facile de s'en rendre compte sur l'estampage. D'ailleurs le sens que l'on obtiendrait en lisant *وهذا نسب شعب جنكيز* « et cela est la généalogie de la famille de Djingiz-Khân » est chose impossible ici, car il a été question, avant ces mots, uniquement de la généalogie de Timouïr depuis Kadjoûlâi jusqu'à Taraghâi, et nullement de celle de Djingiz-Khân. Toute lecture similaire est impossible pour cette même raison; nous traduisons donc litt. : « et à ce personnage se détache la lignée de Djingiz-Khân, de cette origine-là

« اصل » : Étymologiquement le mot اصل signifie « origine » ; en effet Toûmenâi-Khân est la dernière origine commune entre les deux branches Toûmenâi-Djingîz-Khân et Toûmenâi-Timoûr.

La dernière partie de cette phrase est, sur l'estampage, وحصلًا ايسلطان.

Il est manifeste qu'il y a, ici, soit un défaut dans l'estampage, soit, ce qui est plus probable car il a été pris avec beaucoup de soin, une faute du graveur. Nous restituons ainsi ce passage :

.....حصل للسلطان ouوصل الى السلطان.....

« elle arrive au sultan », elle étant la نسب, la généalogie de Djingîz-Khân, à partir de Toûmenâi-Khân jusqu'à Alânkavâ, arrivant en effet par Kadjoûlâi à l'émir Timoûr. Il est plus que douteux qu'il faille lire au duel... حصل « elles arrivent toutes deux » (les deux نسب).

Tout ceci revient à dire que de Toûmenâi sortent deux branches de la famille d'Alânkavâ, une qui va à Djingîz-Khân, l'autre à Tamerlan.

Notre traduction : « on a rapporté qu'il était le fils (ou plutôt des fils) d'Ali » indique que c'est de Timoûr lui-même qu'il s'agit. C'est un fait qui peut choquer ; il semble cependant difficile de traduire الله autrement que : que lui, lui étant Timoûr, à moins que l'on n'admette une série de sous-entendus indiquant que le cas semblable de paternité invoqué par Alânkavâ était celui de l'homme (Hosein) qui était né d'Ali. Ce n'est pas impossible, mais il est bon de remarquer que pour les Persans, Ali tout comme Mahomet est représenté par une flamme. C'est là un fait bien connu de ceux qui se sont occupés de peintures persanes ; dans tous les actes de la vie matérielle, Mahomet ou Ali sont figurés sous forme d'une longue flamme, tantôt assise sur un divan et mangeant, tantôt dormant sur un tapis, tantôt donnant de terribles coups de sabre aux ennemis de la Loi. Cela reviendrait à dire que la lumière qui a rendu Alânkavâ enceinte n'était autre qu'Ali. Je crois que l'on peut comprendre de cette façon à moins d'admettre que toute la phrase « on a rapporté qu'il était le fils du commandeur des Croyants Ali fils d'Aboû-Tâlib » n'est qu'une parenthèse.

Pour la forme كانت سمية : 152, cf. *Fakhri* : édition de Derenbourg, p. 152.

...ان ابا سفيان حضر عندي وطلب مني : 153, et page 153, ام زياد بغيا من بغايا العرب...

بغيا...

e. Le vrai nom de ce prince, qui signifie « le roi des émirs », est dans Mirkhond :

معز الدين امير اميرانشاه. Ibn 'Arabshâh le nomme اميران شاه Amirân Shâh. Parmi ses épouses se trouvait une princesse nommée Djanileh Khâtoûn ; en plus de ses deux fils Aboû Bekr, et Mirzâ 'Omar, il eut une fille nommée Sultân Beigi سلطان بيكي. Mirkhond, *Rauzet us-sefa*, ms. Supp. Pers. 155 A¹, f. 219 v°. Voici, d'après cet auteur persan, quelques détails sur la vie de ce prince.

1. Nous nous servons ici de ce manuscrit parce qu'il est très correct et supérieur à l'édition.

En 781 (f. 219 v°), Timôur envoie Mirânshâh **امیرزاده عالیشان بلند مکان منظور** **عنايه حضرت اله اميرزاده ميرانشاه** dans le Khorâsân.

En 782 (f. 195 v°), Timôur étant revenu à Samarkand, s'en alla à Bokhârâ, où il passa l'hiver; à cette même époque, le Mirzâ Mirânshâh, s'étant rendu à Sarakhs par ordre de l'empereur, s'empara de Mélik Moḥammed, frère de Mélik Ghaiath ed-Dîn, et l'envoya à la cour, après quoi il établit ses quartiers d'hiver dans cet endroit; un peu plus tard (f. 196 v°), ayant été informé du départ de l'armée, Mirânshâh quitta Sarakhs et vint se réunir au camp impérial, **اردوی همایون**.

En 784 (f. 198 v°), Mirânshâh établit ses quartiers d'hiver au lieu nommé les « Cinq villages », au bord du fleuve Mourghâb, pendant que son père les établissait dans le Mâ-varâ an-Nahar.

در اواخر سنه اربع و ثمانين وسبعماية که حضرت اعلى خاقان در ما ورا النهر و اميرزاده ميرانشاه در موضع پنج ده بکنار آب مرغاب قشلاق کرده بودند

La même année, Mirânshâh, ayant appris le conflit qui avait éclaté à la forteresse de Firoûzâbâd qui avait été incendiée, envoya une armée, sous le commandement des émirs Hâdjî Seif ed-Dîn et Akbôghâ **اقبوغا** qui battit les ennemis.

En 785 (f. 198 v°), il envoya l'émir Akbôghâ avec une division à Sabzavâr **سبزوار**; cet émir fut rejoint par Hâdjî Seif ed-Dîn et tous les deux s'emparèrent de cette ville. Timôur l'envoya repousser Toumen, gouverneur du Mekrân. Cette même année, Timôur étant parti de Balkh et étant arrivé sur les bords du Mourghâb, la princesse **مهديا** Khânzâdeh, épouse de Mirânshâh, partit de Hérat et se rendit au devant de son beau-père avec Khalil Sultân, qui avait alors deux ans. Cette princesse fut reçue par Serâî Mulk Khânûm qui lui offrit un festin, après quoi elle s'en retourna à Hérat.

En 788 (f. 201 v°), Timôur, ayant appris que le sultan Aḥmed Djelaîr avait réuni une armée considérable, envoya Mirânshâh avec une armée contre lui.

En 789 (f. 203 v°), Timôur l'envoya avec une armée pour poursuivre Karâ Moḥammed le Turkomân, fils de Karâ Yoûsouf.

En 790 (f. 206 v°), Timôur durant sa lutte contre le Khvarizm envoya Mirânshâh avec Moḥammed Sultân Shâh, Shems ed-Dîn 'Abbâs et d'autres émirs pour poursuivre les ennemis qui furent battus.

En 791 (f. 208 v°), au printemps, après avoir passé l'hiver dans le lieu nommé Akâr **اقار**, Mirânshâh reçut l'ordre de revenir du Khorâsân, l'armée des autres pays et provinces furent ainsi réunies à la cour de Timôur. Timôur envoya Mirânshâh dans le Khorâsân pour réduire le gouverneur de Toûs, Hâdjî-Beg; celui-ci fut tué, grâce à l'appui que le gouverneur d'Hérat donna à Mirânshâh. Ce prince laissa Akboghâ pour gouverneur le Khorâsân. Suivant l'ordre de Timôur, la fille de l'émir Hâdjî Seif ed-Dîn fut mariée à Aboû Bekr, fils du Mirzâ Mirânshâh.

En 792 (f. 212 v°), Timôur renvoya son fils dans le Khorâsân.

En 795 (f. 220 v°), il était préposé à la garde et au gouvernement **ضبط** de toute la maison **اغرق** de Timôur; il la quitta et vint retrouver son

père. Cette même année, Tîmoûr donna à Mirânshâh l'Azerbeïdjân et d'autres provinces irâniennes jusqu'aux confins du pays de Roûm. Tîmoûr l'envoya ensuite contre deux émirs, nommés Utch-Karâ Behâdur et Sârik Kourghân.

En 796 (f. 227 v°), il assista au siège de Mârdîn et son père l'envoya à Tiflis.

En 797, Mirânshâh et les émirs se joignirent à l'ordou dans un lieu nommé Noûlarkaloûk *نولرقلوق*. Cette même année, Mirânshâh et ses généraux se rendirent à l'aile droite *برانغار* de l'olous *الوس* de Djoûdji-Khân (f. 232 v°). Mirzâ Moḥammed Sultan, Mirânshâh et l'émir Djihânsâh avec l'armée, allèrent faire une expédition contre le pays des Tcherkesses, ils y tuèrent tout ce qu'ils trouvèrent, s'emparèrent de tout ce qui leur tomba sous la main, après quoi ils revinrent au camp impérial. Oûtourkoû *اوترکو*, s'étant enfui du côté de l'Alborz, fut fait prisonnier par les troupes de Mirânshâh et envoyé au camp de Tîmoûr.

En 800 (f. 237 v°), Tîmoûr partant pour les Indes, laissa Mirzâ 'Omar fils de Mirânshâh pour garder Samarkand¹.

La lecture de la fin de l'inscription, *كامر السلطان الله الغالب* est erronée; pour qu'elle fût possible, il faudrait *سلطان الله* et non *السلطان الله*. Mon ami, M. Casanova, me propose les restitutions suivantes: *كامر اسباط اسد الله الغالب* ou *كامر* *اسباط* *اسد الله الغالب*, la première signifiant: « comme la mère des fils du lion de Dieu, le victorieux »; la seconde: « comme le fait des descendants d'Ali ». C'est évidemment cette seconde lecture qu'il faut adopter. On sait en effet qu'Ali est couramment appelé *اسد الله* ou *حيدر الله*, le lion de Dieu. Un ouvrage persan, contenant l'histoire des premiers khalifes, est intitulé *جده حيدري*, « la charge du lion (de Dieu) », autrement dit, d'Ali. De plus, *سبط* est spécialement employé pour désigner les descendants d'Ali. Il est sans doute fait allusion ici à la naissance miraculeuse de Hosein, que Fatime, fille de Mahomet, mit au monde à six mois; cependant le cas est ici différent, car dans la naissance de Boûzândjir, ce qui est miraculeux n'est point sa naissance avant terme, mais bien le fait qu'il a été engendré par une lumière divine. On verra bientôt que les auteurs persans, eux-mêmes, loin d'y voir une analogie quelconque avec le cas de Fatime, y voient un fait analogue à la conception de la Vierge.

f. Ulug-Beg, fils aîné de Shâh-Rokh, se nommait Moḥammed Taraghâi; il naquit durant le siège de Mârdîn.

g. Ce mot est généralement traduit « jardin ». On voit qu'ici il a un sens différent, celui de mausolée. On le trouve encore avec le sens de jardin entourant la tombe d'un personnage illustre. C'est ainsi qu'il faut comprendre le titre de l'ouvrage d'Abou Shama: *كتاب الروضتين في اخبار الدولتين*; l'expression *روضه باغ رفيع* est une périphrase pour dire paradis.

h. Ici le texte semble porter *وبستان جمان فروخت* mais le mot *جمان* est in-

1. Voir, pour le détail des années postérieures jusqu'à la fin malheureuse de ce prince, la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, ainsi que la traduction par Quatremère du *Maṭla' es-Sa'adein, Notices et Extraits*, tome XIV, p. 19 et ssq.

connu, il faut lire *جنان*; de plus à droite de *ل* on remarque un petit trait qui n'est autre qu'une lettre formant le groupe *بيافروخت*; le mot *مسرور* n'est ici que pour rimer avec *مبور*.

i. Le secours du monde et de la religion. On connaît un manuscrit arabe de l'astronomie d'Abd er-Rahmân es-Soufî, copié pour la bibliothèque d'Ulug-Beg (arabe 5036) et dont voici le colophon :

تمت هذا الصور بخزانة السلطان الاعظم والحاقان الافخم مولى ملوك ممالك الترك والعجم
السلطان بن السلطان بن السلطان ظهير الدولة والدنيا والدين الغ بيك كوركان خلد
الله تعالى ملكه

« Ici finissent les images (ce manuscrit étant orné d'illustrations) pour la bibliothèque du sultan très haut, de l'empereur très grand, seigneur des rois des pays turcs et persans, sultan, fils de sultan, fils de sultan, *Zâhir ed-Daulah ou ad-Dounia ou ad-Dîn Ulug-Beg-Kourkân*, qu'Allah prolonge son règne! » On lit au commencement :

برسم خزانة السلطان الاعظم والحاقان الافخم مولى ملوك العرب والترك والعجم ظل الله
في الارض... السلطان الغ بيك كوركان خلد الله ملكه

« Pour la bibliothèque du sultan très haut, de l'empereur très grand, souverain des rois des Arabes, des Turcs et des Persans, ombre de Dieu sur la terre, Sultan Ulug-Beg Kourkân. » Ces titres ne sont pas l'œuvre d'un faussaire turc du xviii^e ou xix^e siècle, comme pourrait le faire croire le *Catalogue des manuscrits arabes*. L'écriture de ce livre est identique à celle de notre inscription; les miniatures qui l'ornent sont des chefs-d'œuvre et ne peuvent être ni modernes, ni turques; de plus elles ont un caractère mongol très prononcé et sont identiques aux miniatures du S. T. 190, écrit dix ans avant la mort de Shâh-Rokh à Hérat. On voit d'ailleurs que dans l'inscription du tombeau et dans le ms. le sultan est nommé *سلطان الاعظم*, sultan très haut, et *حاقان*, empereur. Il est inutile d'insister sur le titre, « souverain des rois des Arabes, des Turcs et des Persans. » Rien ne prouve qu'il soit une copie déformée du protocole turc. Solimân le Législateur le porte dans une inscription d'Asie mineure datée de 1555 et il a été emprunté aux Seldjoukides qui eux-mêmes devaient le tenir des Mongols de l'Irân. Une différence plus grande paraît être la différence des deux noms Moughîth ed-Dîn et Zâhir ed-Dîn; mais à cette époque ces titres n'avaient plus la valeur qu'ils avaient anciennement et tous deux signifient d'ailleurs « aide de la religion ».

j. L'expression *اجل مسمى* se trouve très souvent dans le Coran. On trouve dans le *Coran*, sourate xxxi, verset 28 :

كل يجري الى اجل مسمى
k. Litt. : « le destin est descendu, est arrivé ». Il s'agit ici de la révolte d'Abd al-Latîf-Mirzâ qui assassina son père pour s'emparer de son trône. Ce parricide ne lui servit guère, car au bout de quelques mois, il périt lui-même misérablement sous les coups de sicaires. On remarquera que le texte persan

dit littéralement, au pluriel, « ils s'insurgèrent contre lui et tirèrent une épée criminelle ». L'estampage porte *ومتوجها*, si l'on veut voir ici une allusion au peu de temps qui sépara la mort d'Ulug-Beg de celle de son fils, il faut lire *وتوجها* « et tous les deux s'en allèrent », cependant, la leçon que nous avons adoptée nous semble préférable.

Après avoir expliqué ces inscriptions, il convient de rechercher par qui fut bâti le Goûr-i-Mîr. L'inscription du fronton ¹

عمل العبد الضعيف محمد بن محمود البنا الاصفهاني

« Œuvre du faible esclave Moḥammed, fils de Maḥmoûd, l'architecte, natif d'Isfâhân » ne nous l'apprend point, et l'on ne peut songer à y voir l'expression alphabétique d'une date quelconque.

On a fait remarquer que l'empereur Bâber, descendant de Tîmoûr, ne parlait pas, dans sa description de Samarkand, du tombeau de son ancêtre. C'est là un fait surprenant et, si l'on admettait son exactitude, il en faudrait conclure que le Goûr-i-Mîr fut construit à une époque postérieure à celle de Bâber, ce qui est invraisemblable. Voici le passage turc de ses *Mémoires* Ilminski, édition de Kazan, 1857, p. 57) :

تيمور بيك نيك نيرهسى جهانكير ميرزا نيك اوغلى محمد سلطان
ميرزا سمرقند نيك تاش قورغانيدا چاقار دور بير مدرسه ساليب تور
تيمور بيك نى قىزى واولادى دين هر كيم كه سمرقندته پادشاهلىق قىليب
تورلار بارنى قبرى اول مدرسهدا دور

M. Pavet de Courteille le traduit ainsi qu'il suit : « Moḥammed Sultân Mîrzâ, fils de Djihangîr Mîrzâ, et petit-fils de Tîmoûr-Beg, a fondé une médreseh dans l'enceinte extérieure de Samarkand,

1. A. Vambéry, *Travels in Central Asia*, p. 209, la lit : a tort *عمل الفقير عبد الله* « Ouvrage du pauvre 'Abd-Allah fils de Maḥmoûd, d'Isfâhân. » Il est juste d'ajouter que les conditions dans lesquelles ce savant a visité Samarkand ne lui permettaient guère de prendre des dessins exacts de ce qu'il avait sous les yeux.

qui forme un ouvrage à part. *C'est là que se trouvent les tombeaux de la fille de Tîmoûr, et de tous ceux qui ont régné sur cette capitale.* »

Ce sont les mots تیمور بیک نینک قیزی qui sont traduits : « de la fille de Tîmoûr », on attendrait plutôt dans ce cas... تیمور بیک نینک قیزی.

Voici quelle est la traduction persane de ce passage : *Mémoires de Bâber*, وقعات باری, ms. Supp. Pers. 264, f. 30 r°; *ibid.*, 1209, f. 30 r°; *ibid.*, 265, f. 56 r°.

نیرو تیمور بیک پسر جهانگیر میرزا محمد سلطان میرزا در بر آمد
قاعه سنکین سمرقند یک مدرسه انداخته قبر تیمور بیک و از اولاد او
هرکس در سمرقند پادشاهی کرده قبر آنها در آن مدرسه است

« Mohammed.Sultân Mîrzâ, fils de Djihângîr Mîrzâ, et petit-fils de Tîmoûr-Beg, a fondé dans la citadelle de Samarkand un medreseh; le tombeau de Tîmoûr-Beg et de chacun de ses enfants qui ont régné sur Samarkand se trouvent dans ce medreseh. »

Il est assez remarquable que le texte persan, qui est une traduction fidèle et trop souvent un décalque du texte turc, ne parle nullement du tombeau de la *fille* de Tamerlan. D'ailleurs parmi les filles du conquérant, quelle est celle qui fut assez célèbre pour que la dénomination seule « de fille de Tîmoûr » ait suffi à la désigner. Le texte turc djagatâi porte bien dans l'édition de Kazân le mot قیزی « fille », mais il est facile de remarquer la tournure embarrassée de cette partie de la phrase. Il nous a été impossible de vérifier dans les manuscrits l'exactitude de l'édition, car la Bibliothèque nationale n'en possède point d'exemplaire, mais l'autorité de la version persane, exécutée aux Indes à une époque relativement ancienne, par ordre d'un Tîmoûride, ne laisse guère de doute à ce sujet, et l'on est fort tenté de rétablir ainsi le texte ture-djagataï :

... تیمور بیک نینک قبری و اولادی دین هرکیم که سمرقندته پادشاه لوق
قلیب تورلار باری قبری اول مدرسه دا دور

« Le tombeau de Tîmoûr-Beg et celui de tous ceux de ses enfants qui ont exercé la souveraineté à Samarkand sont dans ce medreseh. »

Il est fort possible qu'il y ait eu, de la part de l'éditeur, confusion entre قیزی et قبری, tous deux se ramenant, sans points diacritiques, à une même forme فری, et il se peut aussi que cette faute se trouve dans le manuscrit qu'il a employé et qu'elle remonte même plus loin; mais ce qui est certain, c'est que le manuscrit sur laquelle a été faite la version persane portait قبر « tombeau » et que ce doit être la vraie leçon.

Un autre fait du même ordre pourrait de même égarer toutes les recherches tentées pour fixer le site exact du Goûr-i-Mîr. On sait que Mo'izz ad-Dîn Mîrânshâh fut tué dans une bataille contre un émir turcoman de la dynastie du Mouton Noir¹, Karâ-Yoùsouf, et que cet émir le fit enterrer dans la ville de Sarkhâb.

'Abd ar-Razzâk, *Matla' as-Sa'adein*, ms. Supp. Pers. 221, f. 32 v°, nous apprend qu'un homme nommé Shams-Ghoûrî, ayant pris l'habit des derviches, transporta les ossements de ce prince dans le *Mâvarâ-an-Nahr* (la Transoxiane) et qu'on leur donna la sépulture dans la Coupole verte de Kesh :

وبعد از مدتی شمس غوری نام :
شخصی در صورت درویشان استخوان او را بما ورا النهر رسانید و در
قبة الخضرا کس مدفون شد

Quatremère (*Notices et Extraits*, t. XIV, p. 435) traduit ainsi qu'il suit ce passage : « Quelque temps après, un individu nommé Shems Ghoûrî, ayant pris le costume d'un derviche, enleva les os du prince et les transporta à Samarkande ; ils furent déposés sous la Coupole verte de Kesh. »

1. Suivant Khondémir, *Habîb us-Siyyar*, ms. Pers. 177, f. 191 v°, un esclave turkoman n'ayant pas reconnu Mirzâ Mîrânshâh, le jeta à bas de son cheval et lui trancha la tête. غلام ترکمانی نادانسته زنجی بر میرزا میرانشاه زد و او را از اسب انداخته و سلاحش تصرف نموده سر مبارکش را از بدن جدا ساخته...

Cet auteur raconte identiquement les mêmes faits qu'Abd ar-Razzâk au sujet

Si cette traduction était exacte, il s'ensuivrait que le Goûr-i-Mîr ne serait autre que la « Coupole verte de Kesh », ce qui est impossible, puisque ce dernier monument se trouve non à Samarkand, mais à Kesh. Les deux textes suivants, choisis entre beaucoup d'autres, prouveront suffisamment que la « Coupole verte de Kesh » ne saurait en aucun cas être assimilée au Goûr-i-Mîr, et qu'elle n'est point un monument de Samarkand. On la trouve souvent mentionnée dans les divers historiens persans qui traitent de l'histoire des Tîmoûrides. On lit dans le *Rauzet us-sefa*, ms. Supp. Pers. 155 A, f. 160 r°, que Tîmoûr naquit dans la « Coupole verte de Kesh »¹, ce qui prouve en même temps que ce monument n'est point à Samarkand et qu'il lui était antérieur. — Dans un autre passage Tîmoûr partant de la « Coupole verte de Kesh » marche vers Samarkand (*ibid.*, f. 184 r°) :

وبعد
از چند روز که حاکم قبة الخضرا کش توقف نموده بود و از تربیت
ملازمان موکب هایون فراغت یافته عنان عزیمت بجانب سمرقند انعطاق داد

Tîmoûr songeait à faire de cette ville la capitale de son vaste empire (Ch. Schefer, *Histoire de Bokhâra*, p. 207 ; Bâber, *Mémoires*, trad. Pavet de Courteille, p. 106) et il y avait fait construire un très grand monument auprès duquel se trouvait un cimetière, où était inhumé Djihângîr Mîrzâ et quelques-uns de ses enfants. Ce témoignage est confirmé par Mirkhond (*Rauzet us-sefa*, ms. Supp. Pers. 155 A, f. 189 r°) : « Année 777. Djihângîr Mîrzâ mourut à Samarkand à l'âge de vingt ans ; l'année précédente, il avait quitté Samarkand, déjà malade, pour aller faire campagne dans le Mo-

du-transfert du corps de Mirânsâh dans la Coupole verte de Kesh, et cela en termes identiques.

1. La ville de Kesh *کش* ou *کیش* était aussi nommée Shehr-i-Sebz, la ville verte. Suivant Ibn 'Arabshâh, Tîmoûr naquit à Khvadje-Ilgâr *خواجه ایلغار*, village dépendant de Kesh. Suivant le *Heft Iklim* (Ch. Schefer, *Histoire de Bokhâra*, texte persan, p. 270), « Kesh se trouve au sud de Samarkand ; elle est distante de cette ville de 20 parasanges et par suite de ce fait que les environs de cette ville sont extrêmement verdoyants, on l'appelle la Coupole verte de Kesh *قبة الخضرا* et Shehr-i-Sebz (la ville verte) », ce passage tend même à prouver que la « Coupole verte de Kesh » n'est autre que la ville de Kesh elle-même.

gholistân. On l'enterra, par ordre de l'empereur, à Shehr-i-Sebz. Il laissa deux enfants, l'un le Mîrzâ Moḥammed Sultân, et l'autre Mîrzâ Pîr Moḥammed qui naquit quarante jours après la mort de son père. »

Ces différents textes s'accordent à considérer Moḥammed Sultân Mîrzâ, fils de Djihângîr Mîrzâ, comme le constructeur du Goûr-i-Mîr¹. Djihângîr Mîrzâ était mort longtemps avant la mort de son père Tîmoûr; s'il a été inhumé dans le cimetière de Kesh, c'est parce que le Goûr-i-Mîr n'a été construit que postérieurement par son fils Moḥammed Sultân Mîrzâ. Ce prince, qu'il faut bien se garder de confondre avec Mîrzâ Sultân Moḥammed, fils de Mîrzâ Bâi-Songhor et avec Sultân Moḥammed, fils de Mîrzâ Djihânsâh, est mort en l'an 842 de l'hégire². On ne peut douter par les termes qu'emploie 'Abd ar-Razzâk Samarkandî que ce ne soit bien le fils de Djihângîr Mîrzâ, fils de Tîmoûr, qui soit mort en l'an 842 et non un homonyme :

درین سال میرزا محمد سلطان بن میرزا جهانگیر که از صیبه حضرت
خاقان سعید بوجود آمده بود چند سال در کلشن اقبال نشود و نما یافته...

Le tombeau de ce prince ne se trouve pas à côté de ceux de Tîmoûr et des autres princes de sa dynastie, et c'est là un fait dont l'explication soulève de grosses difficultés.

Le Goûr-i-Mîr n'a point été fermé après qu'on y eut déposé le corps de Tîmoûr, car on y trouve les cercueils de Shâh-Rokh et d'Ulug-Beg qui sont morts après lui. Bâber dit bien qu'on trouve dans le Goûr-i-Mîr les tombeaux des différents Tîmoûrides qui ont régné sur Samarkand; ceci est exact, mais trop restreint, car Sa'îd Berekat n'est point un Tîmoûride et y repose cependant; il est étrange, dans ces conditions, que Moḥammed Sultân Mîrzâ, le constructeur du Goûr-i-Mîr, n'ait pas reçu la sépulture dans ce

1. Voir plus loin le passage d'Ibn 'Arabshâh.

2. Suivant 'Abd ar-Razzâk Samarkandî, *Matla'-as-Sa'adein*, ms. Suppl. Persan 221, f. 175 recto; Mirkhond, *Rauzet us-sefa*, ms. Suppl. Persan 155 A, f. 365 recto, et Nedim, *Târîkh-i Munnedjim Bâshi*, édition de Constantinople, 1285 hég., tome III, p. 55.

monument; malheureusement 'Abd ar-Razzâk Samarkandî n'indique point où se firent les obsèques de Moḥammed, il se borne à dire que Shâh-Rokh mit des lecteurs du Coran autour de sa tombe.

MM. Blanc et Radloff qui sont allés à différentes époques à Samarkand ont chacun dressé la liste des personnages inhumés dans le Goûr-i-Mîr. Ces deux listes sont fort différentes, non seulement par leur nombre, car M. Radloff compte sept sarcophages, tandis que M. Blanc en décrit neuf, mais aussi pour plusieurs de leurs noms.

Voici une sorte de concordance de ces deux listes :

BLANC ¹	RADLOFF ²
1. Tîmoûr.	3. Tîmoûr.
2. Djihângîr, fils de Tîmoûr ³ .	
3. Ulug-Beg.	4. Ulug-Beg.
4. Shâh-Rokh.	
5. Sa'id Mîr Berekat.	1. Sa'id Mîr Berekat.
6. Un fils de Sa'id Mîr Berekat.	
7. Idem.	
8. Le vizir de Tîmoûr.	
9. 'Al-Hadjdj 'Omar.	
	2. 'Abd al-Laṭîf, fils d'Ulug-Beg.
	5. Mîrzâ Ibrâhîm, fils d'Ulug-Beg.
	6. Mîrzâ Bedi', fils d'Ulug-Beg.
	7. Nâîb, fils d'Ulug-Beg.

On voit que, sauf pour Tîmoûr, Ulug-Beg, et Sa'id Berekat, M. Blanc et M. Radloff sont en désaccord complet. Il ne faut d'ailleurs pas s'en étonner outre mesure. C'est d'après les rensei-

1. *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1893, p. 820, sqq.

2. *Itinéraire de la vallée du moyen Zerafshan dans Recueil d'itinéraires et de voyages dans l'Asie centrale*. Paris, 1878, p. 287.

3. Ce n'est point le tombeau de Djihângîr qui se trouve ici, mais bien celui de Mîrzâ Mîrânshâh. Djihângîr a été, comme on l'a vu plus haut, enterré à Kesh.

gnements des mollahs du Goûr-i-Mîr que ces deux listes ont été dressées et tout le monde sait que ce n'est point par la science que brillent ces sortes de personnages, qui ne sont jamais si affirmatifs que lorsqu'ils ne savent rien. Leur ignorance¹, si profonde soit-elle, ne peut aller jusqu'à ne pas savoir distinguer le tombeau de Tîmoûr de celui de Shâh-Rokh ou d'Ulug-Beg, mais ils ne peuvent mettre un nom sur les cercueils des personnages qui ont joué un rôle moins important que celui des précédents dans l'histoire de l'empire tîmoûride. C'est là ce qui explique les différences des deux listes de M. Blanc et de M. Radloff; le mollah qui se trouvait dans le Goûr-i-Mîr à l'époque de la visite du savant russe, ne sachant quels étaient les noms des personnages inhumés dans les quatre derniers tombeaux, en a fait les quatre fils d'Ulug-Beg, tandis que celui qu'a interrogé M. Blanc, plus clérical, y voyait les deux fils du mollah Sa'id Berekat et un vizir de Tîmoûr². Il n'y a point à s'attarder à ces identifications, et on ne sera absolument sûr des noms des personnages inhumés sous la coupole du Goûr-i-Mîr que lorsqu'on aura les estampages de toutes les inscriptions. Peut-être y trouvera-t-on alors le tombeau de Moḥammed Sultân Mîrzâ.

Suivant Bâber, comme on a vu plus haut, le medreseh de Moḥammed Sultân Mîrzâ se trouvait dans l'enceinte extérieure de Samarkand تاش قورغایندا چاقار. Par suite d'un excès de fidélité qui la réduit à un calque du texte turc, la traduction persane, qui rend ces mots par قلعه سنکین, mènerait, si on la consultait seule, dans la plus grande erreur, car elle pourrait faire supposer que c'est dans la citadelle qu'a été bâti l'édifice dont parle Bâber. Mais il ne faut pas s'arrêter à cette traduction, car سنکین est le

1. Elle va si loin, qu'ils ne peuvent même pas lire un mot des inscriptions qui couvrent les sarcophages. On remarquera à la 8^e ligne de la reproduction du tombeau de Tîmoûr (A) une correction proposée à M. Blanc par un mollah qui ne savait même pas lire le mot arabe الرابعة « la quatrième ».

2. De plus les mollahs du Goûr-i-Mîr passent leur temps, paraît-il, à changer les tombeaux de place; c'est évidemment pour cette raison que les nombres donnés par MM. Blanc et Radloff diffèrent.

décalque du turc *ناش*, pierre, et *قلعة* celui du mot *قورغان*, enceinte fortifiée; le mot ainsi formé *قلعه سنکین* doit, pour être compréhensible, être recomposé en ses deux éléments turcs¹. En résumé, le *ناش قورغان* est la partie d'une ville entourée d'une enceinte fortifiée, ce que les Persans nomment *شهرستان*.

Cela concorde avec la description que les différents voyageurs donnent de Samarkand². M. Blanc (*l. l.*, p. 817) nous apprend que le *Goûr-i-Mîr* se trouve « un peu en dehors de la ville indigène, au sud-ouest de celle-ci et à environ 2 kilomètres du *Rigistân* », qui est le point central de la ville. Or on sait d'après M. Blanc et aussi d'après les autres voyageurs, que l'ancienne enceinte fortifiée de Samarkand, le *ناش قورغان* de *Bâber*, se trouvait beaucoup plus loin que l'enceinte actuelle.

Suivant M. Radloff³, à l'époque de *Tîmoûr* et de ses successeurs, la forteresse de Samarkand était située à 3 ou 4 verstes de la ville actuelle, et l'on sait par M. Vambéry⁴ que « la ville nouvelle a ses murailles à une grande lieue en dedans des anciens remparts, qui ont pu ne marquer que la limite des faubourgs, attendu que *Clavijo* nous apprend que la citadelle est à une extrémité de la ville, ce qui est encore vrai de nos jours. »

On voit que le *Goûr-i-Mîr*, qui n'est situé qu'à 2 kilomètres

1. *ناش قورغان* signifie litt. « enceinte située au dehors de la citadelle », et *ناش قورغان* a étymologiquement le sens d'enceinte fortifiée en pierre. Ce mot de *قورغان* entre dans la composition de plusieurs noms géographiques dont voici quelques exemples : *Kurgan-tjube* dans la province de *Bokhârâ*, *Katy-Kurgan*, *Jany-Kurgan* près de Samarkand, les deux villes de *Ûtsh-Kurgan* dans le *Ferghanah*, l'une sur le fleuve *Naryn*, affluent du *Syr-Daria*; *Tash-Kurgan* dans l'*Afghanistan*, à l'est de *Balkh*.

2. Ces descriptions sont chronologiquement celle d'*Arminius Vambéry* (*Travels in central Asia* traduit en français sous le titre *Voyage d'un faux derviche en Asie centrale*); celle de M. de Radloff (*Itinéraire de la vallée du moyen Zerafshan* dans *Recueil d'itinéraires en Asie centrale*, Paris, 1878), et enfin la plus exacte et de beaucoup la plus complète, celle de M. Blanc (*Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1893).

3. *Itinéraire*, p. 295.

4. *Voyage*, p. 184.

environ du Rigistân, se trouve bien compris dans l'enceinte fortifiée, ce qui concorde parfaitement avec ce que dit Bâber.

Nous avons essayé plus haut d'interpréter une inscription où il est possible de lire :

مرقد سلطان العالم زا؟ تیمور بیک
سلطان

le *را* qui marque l'accusatif étant d'ailleurs douteux.

Cette inscription est gravée sur une plaque de pierre et elle se trouve encastrée au haut d'une porte en ogive, qui donne accès dans une bâtisse certainement postérieure au reste du monument, et bâtie avec les briques qui s'en sont détachées, comme toutes les bicoques et les masures qui entourent le Goûr-i-Mîr. Cette petite construction à toit plat, sans ornements, dont l'appareil est très rudimentaire, n'a jamais été plus haute qu'aujourd'hui, car les murs de la coupole sont couverts d'inscriptions en briques de couleur, qu'on n'aurait point faites si elles eussent été destinées à être cachées par une construction quelconque, dont la mesure en question ne serait qu'une ruine. De plus, elle se trouve située entre deux façades de style identique et très richement ornées de carreaux de faïence; en résumé, elle jure avec tout l'ensemble du tombeau de Tîmoûr et il n'est guère possible qu'elle fasse partie de l'édifice primitif.

La plaque avec inscription, dont nous avons parlé plus haut, est fixée sur le linteau de la porte à l'aide de plâtre appliqué sans soin, de telle façon qu'il couvre la fin des lignes, et elle est maintenue par un gros morceau de plâtre qui la coupe en deux du haut en bas. Je crois que cette plaque, dont l'écriture est très belle et du même style que celle des différents tombeaux, a été prise dans une partie du monument qui tombait en ruines, et qu'on l'a fixée sur cette porte comme ornement. Rien ne dit même qu'elle n'a pas été sciée à la longueur de la porte, car autant qu'on en peut juger elle n'est pas complète. Les mots qui précèdent le second mot de « sultan » سلطان sont difficilement lisibles, mais ils ne

peuvent guère former un nom propre tel que celui de محمد. Mais il se peut aussi qu'il y ait un nom propre après سلطان, car la pierre paraît avoir été sciée ou encastrée dans la maçonnerie. Rien ne dit que, dans ce cas, ce titre indique que le prince en question ait régné, car on a vu par l'inscription C que Mirânschâh porte aussi le titre de sultan. On aurait alors dans cette hypothèse, mais ce n'est qu'une hypothèse toute gratuite, le nom du fondateur du Goûr-i-Mîr, Moḥammed Sultân Mîrzâ.

On a vu plus haut le récit que fait 'Abd ar-Razzâk Samarkandî, du transfert du corps de Mirânschâh, de Sarkhâb à Kesh; on est donc obligé d'admettre que ce fut après une seconde exhumation qu'il fut transporté dans le Goûr-i-Mîr. Voici quelques autres textes relatifs au même sujet : Tîmoûr est mort à Otrâr, distante de 76 farsakhs de Samarkand : اترار که از سمرقند تا آنجا هفتاد و شش (Târik-i Elfi, ms. Supp. Pers. 177, f. 402 r°).

D'après Khondémir, *Habîb us-Siyyâr*, ms. Supp. Pers. 177, f. 181, Khvadjeḥ Yoûsouf et 'Alî Koutchîn¹ partirent le 22 du

1. قوجين. Ce mot se trouve souvent dans l'onomastique turque, et signifie, « dame ». Abou'l-Ghâzi Behâdûr-Khân identifie ce mot au mongol *khâtoun* et au persan بانو (Pavet de Courteille, *Dict. turc-oriental*, p. 424). On trouve aussi قوجين; mais dans la plupart des cas les manuscrits ne présentant pas de points diacritiques, on ne sait s'il faut lire ق ou ف; toutefois quand le mot est ponctué, on rencontre presque toujours قوجين et non فوجين. Ce n'est que par exception que ce mot s'applique à un homme, puisqu'il signifie « dame ». L'exemple cité ici n'est point le seul, car on trouve dans Mirkhond, *Rauzet us-sefa*, le nom d'homme الجای بوغا قوجين, Oldjâi Bôghâ Koûdjîn; le mot *foûtchîn* ou *foûdjîn*, correspondrait au chinois 天人 *fou-djin*, princesse, tandis qu'il est assez difficile de retrouver koûdjîn dans 郡主 *Kong-tchou*, qui signifie aussi princesse. Ce qui suit prouve cependant que la lecture *Koûtchîn* est la vraie. Ce mot chinois se trouve aussi sous la forme 公主 *Kong-tchou*, et il a été emprunté à la fois par le mandchou, sous la forme *kounkdchou* et par le dialecte paléo-turc dans lequel sont écrites les inscriptions turques de Sibérie « *kountchou i* » (Radloff, *Die alttürkischen Inschriften*. Saint-Petersbourg, 1894, p. 110 et 1895, p. 460). J'ai rencontré le mot قوجين traduit dans un vocabulaire mongol-arabe : العتيق « généreux, excellent ». Peut-être cette traduction est-elle pour العاتق, qui signifie « jeune fille bien gardée dans la famille de ses parents ».

mois de Sha 'bân, et entrèrent dans cette ville; ils déposèrent son corps dans un mausolée, et, quelques jours après, suivant les dernières volontés de l'empereur, ils firent transporter le corps de Sa'id Berekat, d'Andakhoûd¹, à cet endroit et l'ensevelirent à la tête de Tîmoûr.

خواجه يوسف و علی قوجین روانه سمرقند ساختند و ایشان بتاریخ
بیست و دوم شعبان بآن بلده در آمده جسد مطهر بمرقد عطر سا رسانیدند
و بعد از چند گاه بموجب وصیتی که آنحضرت کرده بود سید برکه را از
انداخود بد آنجا نقل نمودند بر سر صاحبقران دفن کردند

Mirkhond, *Rauzet us-sefa*, ms. Supp. Pers. 155 A, f. 298, se borne à dire que le conquérant fut inhumé dans un monument qu'il avait choisi à cause de son charme : در کنبدی که جهت :
اسایش و آرامش تعیین یافته بود ... بخاک سپردند

Le *Zafer-Nâme* d'Alî Yezdî ne donne pas de renseignements plus précis sur sa sépulture, mais on lit dans Ibn 'Arabshâh, édition de Manger, Leuwarden, 1767-1772, tome II, p. 542-543 :
وانزلوه علی حفیده محمد سلطان فی مدرسة حفیده المذكور بالقرب من
مکان یسّمی بروح آباد و هو موضع مشهور فکان هناك علی ائاف فی سرداب
معلوم غیر خاف واقام علیه شرایط العزا

1. Yâkoût, *Mo'djam al-buldân*, t. I, p. 372, nomme cette ville اندخوذ. « C'est, dit-il, une ville entre Balkh et Merv, du côté du désert. La *nisba* (nom d'origine) de ce lieu est Ankhâdî ou Nokhâdî ». Cette ville est sans doute celle qui se trouve aujourd'hui sur le fleuve Nari, très proche de la frontière russe, et qui est nommée Andkhouî, environ au 63^e degré de longitude est de Paris et au 35^e degré de latitude nord. Si ce rapprochement est exact, il a une certaine valeur linguistique, car il montre le changement d'un *d* final en *î* à une époque très moderne, ce dont, je crois, on ne connaissait guère d'exemples. Le tombeau de Sa'id Berekat se trouve bien dans le Goûr-i-Mîr à la place indiquée par Khondémir. Voir E. Blanc, *Revue des Deux-Mondes*, année 1893, p. 821. Le passage de Khondémir cité plus haut semble infirmer l'assertion de M. Radloff, suivant laquelle Berekat serait mort deux ans après Timoûr (*Itinéraire*, p. 287).

Traduction.

« On descendit le cercueil de Tîmoûr en présence ¹ de son petit-fils Moḥammed Sultân, dans le medreseh que ce prince avait fait construire, près d'un lieu nommé Roûḥ-Abâd². C'est une localité bien connue. Le cercueil s'y trouvait sur une estrade³ (litt. : trépièdes) dans un souterrain connu et qui n'était point dissimulé. Khâlil s'acquitta des derniers devoirs à rendre à la mémoire de Tamerlan... »

La généalogie de Tîmoûr, telle qu'elle est donnée par les deux inscriptions A et C, s'accorde avec ce que nous apprennent les différents auteurs orientaux qui ont traité de ce sujet. Abou 'l-Ghazî, dans son *Histoire généalogique des Tatars*, se borne à dire que Tîmoûr était fils de Taragâî, de la tribu de Burlâs.

Voici un tableau représentant toute cette généalogie, ainsi que celle de Djingîz-Khân, d'après les inscriptions A et C, d'après Fadl-Allah Rashîd-ed-Dîn (pour la famille de Djingîz-Khân), Mirkhond, Khondémir, etc. ; les noms en italiques étant ceux des ancêtres de Tîmoûr depuis Toûmenâi-Khân⁴.

1. On pourrait songer à traduire « on descendit le cercueil auprès de celui de Moḥammed ; mais *على* a aussi le sens de « en présence de » ; d'ailleurs cette traduction est historiquement impossible puisque le petit-fils de Tîmoûr est mort en 842.

2. Je n'ai trouvé aucun renseignement sur cette localité, dans Yâkoût, Aboulféda, ni dans le *Heft Iklim*.

3. Les cercueils se trouvent en effet placés dans le Goûr-i-Mir sur une sorte de banc évidé, et c'est ce que Ibn 'Arâbshâh nomme *أثاف*.

4. Nous passerons sur les variantes de ces noms dans les différents auteurs. Rashîd ed-Dîn écrit *دوتوم من*, ce que les inscriptions de Samarkand écrivent *توتومنين* ; le *باي سنكقور* de Rashîd ed-Dîn y est écrit *بايسنغر*. Il y a même des variantes entre l'inscription de Tîmoûr et celle de Mirânshâh ; dans la première, on lit : *قيدو*, *قجولاي*, *ايلنكير* ; dans la seconde *قايديو*, *قاجولاي*, *ايلانكير*. Ce sont des faits si courants dans les dialectes turcs qu'il est inutile d'y insister. On trouve souvent le père de Djingîz, nommé *بيسوكا* Bîsoûkâ, c'est une faute pour *بيسوكا* Yîsoûkâ. Dans quelques manuscrits de Mirkhond, on trouve des formes très altérées de ces noms : *تومن خان* = Doutoum Minin. Ce sont là des fautes de copiste, qu'il est facile de rectifier par la liste de Ssenang Ssetsen.

Alân-kavâ.
|
Bouzandjar.
|
Bôkâ.
|
Doûtoûm-Minin.
|
Kâidoû-Khân.
|
Bâi-Sonkor.
|
Toûmenai-Khân.

Kabul-Khân.	<i>Kâdjoûlâi-Behâdur</i> ¹ .
Burtân-Behâdur.	<i>Irzamdjî-Berlâs.</i>
Yîsoûkâ-Behâdur.	<i>Soughouâdjidjîn.</i>
Temoûdjîn (Djingîz-Khân).	<i>Karâdjâr</i> ² .
	<i>Idjal.</i>
	<i>Ilangîr.</i>
	<i>Berkal.</i>
	<i>Taraghâi.</i>
	<i>Timoûr-Koûrkân.</i>
	<hr/>
	<i>Mîrânshâh, Shâh-Rokh.</i>
	<i>Ulug-Beg</i>
	<i>Abd-el-Latîf.</i>

On lit dans Aboû'l-Ghazî, *Histoire généalogique des Tatars*, édition de Kazan, 1825, p. 41 :

جنکیز خان نینک اتاسی یسوی بہادور مغول اتاسنی ایچک دیر اینک

1. Suivant Rashîd ed-Dîn, la tribu des Baroûlâs برولاس descend de ce personnage; son fils aîné fut Ardamla اردم له dont le fils aîné fut Toûdân, qui eut pour fils aîné Djoûdjyâ, qui eut pour fils aîné Yoûloûkân Kilidj. Berlâs est aussi le nom d'une rivière sur laquelle se trouve la ville de Ni'met-âbâd.

2. L'ancêtre au 5^e degré de Timoûr fut contemporain de Djingîz-Khân, et plusieurs historiens persans, Mirkhond en particulier, racontent que quand Djingîz donna à son second fils, Djagâtâi, plusieurs de ses provinces, il attacha à sa personne plusieurs de ses meilleurs émirs, et donna à Karâdjâr le titre d'émir des émirs de Djagâtâi.

اتاسى بربتان خان ايكنچى اتاسى ابوكن دير اينيك اتاسى قبل (قىل. éd.)
 خان اوچونچى اتاسى النجك دير اينيك اتاسى تومنه خان تور تونچى اتاسى
 بوداتور دير اينيك اتاسى قايدوخان التنچى اتاسى (امانى. éd.) مورقى دير
 اينيك اتاسى دوتومين (دوتومين. éd.) خان... دوتومين (-ونومين. éd.) خان
 نيك اتاسى بوقا خان اينيك نيك اتاسى بوزنجير خان الانقو آتلى خاتوندين
 توغدى الانقوا يولدوز خان نيك نيرهسى ايردى

Traduction.

« Le père de Djingîz-Khân était Yisoûkî Behâdoûr, les Mongols appellent le père *itchiki*; il eut pour père Burtân-Khân, le second père s'appelle *aboûkan*¹; le père de Burtân-Khân fut Kabul-Khân; le troisième père s'appelle *alindjik*, Kabul-Khân eut pour père Toûmena-Khân; le quatrième père se nomme *boûdâtoûr*, le père de Toûmena-Khân fut Kâidoû-Khân, le sixième père se nomme *moûrkî*². Kâidoû-Khân eut pour père Doutoûmeninn-Khân... qui eut pour père Bôkâ-Khân dont le père fut Boûzandjîr-Khân³, qui eut pour mère la veuve Alânkavâ. Elle était la petite-fille de Yoûldoûz-Khân. »

L'histoire d'Alânkavâ est bien connue des historiens de l'époque mongole. « Quand son mari fut mort, dit Sheref ed-Dîn 'Alî Yazdî, dans le *Zafer-Nâmeh*, elle s'occupa à nourrir et à élever ses enfants; dans ce temps, la volonté divine voulut que cette femme se trouvât couchée dans l'intérieur de sa maison. Soudain, elle vit une lumière qui illumina toute la maison. Cette lumière s'introduisit dans sa gorge et elle devint enceinte comme

1. Rashîd ed-Dîn donne la forme ابوکه *aboûka*.

2. Rashîd ed-Dîn donne بورقى; *boûrkî*. Voici les formes de la traduction imprimée à Leyde. 1^{re} g. *izka*, 2^e *ulugan*, 3^e *atinzäk*, 4^e *budutur*, 5^e *badakur*, 6^e *murki*, 7^e *dutakar*.

3. On voit que Aboû 'l-Ghâzi oublie Bâi-Sonkor et que cette généalogie est assez différente de celle des autres auteurs.

Mariam, fille de Marie. — [Vers :] — Si tu crois à l'histoire de Mariam, crois de même à celle d'Alânkavâ. »

L'auteur du *Masâlik al-Absâr wa mamâlik wa-al-imsâr* ne voit avec raison, dans cette fable, qu'une copie de l'histoire de la Vierge Marie. Voici le texte de cet auteur, ms. Ar. 2325, f. 31 v^o ss.

قيل ان جنكيز خان ينسبُ إلى امرأة تُسمى الآن قوا كانت متزوجة
 بزوجة اولدها ولدين اسم احدهما انكوت والاخر بلكنوت وابنا هذين
 اولدين يسمنان عند المغل الدرلكه ثم مات زوجها وبقيت مرملة بغير
 زوج فحملت فانكر عليها الجبل وحملت الى من له الحكم بينهم لينظر في
 امرها فسالها ممن حملت فقالت ما حملت من احد الا ان كنت قاعدة
 وفرجى مكشوف فتزل نور دخل في فرجى ثلث مرات فحملت منه هذا
 الحمل وانا حامل بشارته ذكور لان دخول ذلك النور كل مرة بولد ذكر
 فامهلونى حتى اضع فان وضعت ثلثة ذكور فاعلموا مضداق قولى والا فرايكم
 فى فولدت ثلاثة اولاد ذكورا فى بطن واحد بوقرقو ناعى وبوسن ساحى
 و بودمحر وهولا الثلاثة هم المسمون بالنورانين نسبة الى النور الذى
 ادعت امهم نزل فى فرجها ولهذا يقول عن جنكيز خان انه بن الشمس
 وبودمحر عليه عمود النسب الى جنكيز خان فقول ان هذا بودمحر بن
 الان قوا اولد بغا وبغا اولد دوتوم منن ودوتوم منن اولد قيدو وقيدو

1. Les noms propres sont ainsi écrits dans ce texte, qui est d'ailleurs à peu près complètement dénué de points diacritiques. On trouve d'ailleurs plusieurs noms ornés par une main européenne de points diacritiques d'un choix très malheureux.

اولد باى سنقر وبای سنقر اولد تومینه خان وتومینه خان اولد قبل خان
وقبل خان اولد برتان وبرتان اولد ییسوکی بهادر وییسوکی بهادر اولد جنکیز
خان جد هولاء اربعة ونحن الآن نسرده نسبة منه الى الان قوا قبل ان نفرع
انساب هولاء الاربعة منه فنقول جنکیز خان بن ییسوکی بهادر بن برتان بن
قبل خان بن تومینه خان بن باى سنقر بن قیدو بن دوتوم منن بن بغا بن
بوذحر بن الان قوا الى هذه المرأة منتهى نسبهم وهذه الحکایة فى نسب جنکیز
خان اكدوبة قبيحة واجدوثة غير صحيحة وان صحت عن المرأة فلعلها
احتالت على سلامة نفسها من القتل ولعلها سمعت قصة مريم الزكية
فتعلقت بمجل الشبهة حتى اضلت اقواما بسببه ذلك الحق و زورت كذبا على
مثل ذلك الصدق . . .

*Traduction*¹.

« On a dit que la généalogie de Djingiz-Khân se terminait² à une femme nommée Alânkavâ. Cette femme était mariée à un homme qui en eut deux enfants, nommés l'un Boûlkoûnoût et l'autre Boûkoûnoût³. Les enfants de ses deux fils sont nommés chez les Mongols⁴ les *darlakina*. Son mari mourut ensuite et elle resta veuve sans vouloir convoler en secondes noces. Elle devint alors

1. Les personnes qui lisent l'arabe comprendront pourquoi dans quelques passages je n'ai pas suivi mot à mot le texte du *Masâlik al-Abşâr*.

2. C'est-à-dire que sa famille avait Alâkanvâ pour origine.

3. Ce sont les formes que donne Rashîd ad-Dîn dans son *Histoire des Mongols*. D'après le même historien, le mari d'Alânkâva se nommait Doûboûn-Bâyân.

4. J'ignore le sens exact de *درلكمه*. Ce mot se trouve dans Rashîd ed-Dîn sous la forme *darlakîn*. Le manuscrit du *Masâlik al-Abşâr* porte ici une forme corrompue comme presque toutes celles qu'il donne aux noms mongols. Peut-être faut-il rapprocher ce nom du mot mongol *türülke*, « qui est relatif à la naissance, à la parenté », de *türülgen*, « augmentation »; ou encore de *türülgatü*, « l'homme, l'être ».

enceinte; tous les gens' en furent indignés et on la conduisit devant celui qui, parmi les Mongols, avait le droit d'examiner son cas. Il lui demanda de qui elle était enceinte; elle répondit : « Je ne suis enceinte des œuvres d'aucun homme, mais je me trouvais un jour couchée toute nue. Une lumière est descendue, et est entrée dans mon sein à trois reprises; c'est elle qui m'a rendue enceinte comme vous le voyez. Je porte en moi trois enfants mâles, parce qu'à chaque fois que cette lumière m'a pénétré, elle a engendré un garçon. Accordez-moi le délai que demande mon état, jusqu'à ce que j'accouche; je mettrai au monde trois enfants mâles et vous reconnaîtrez alors la vérité de mes paroles et l'erreur dans lequel vous êtes sur mon compte. »

« Elle mit en effet au monde trois jumeaux : Boûkoûn Kātgî, Boûghoû Sâldjî et Boûzandjar¹. Ces trois enfants ont reçu le nom de *Noûrânî* (nés de la lumière), ce mot étant le nom d'origine (*nisba*) tiré du mot *noûr* (qui signifie la lumière) dont Alânkavâ prétendait avoir été fécondée. On a dit à cause de cela que Djingîz-Khân était le fils du Soleil et que Boûzandjar est l'origine de la famille qui sort de lui et va jusqu'à Djingîz-Khân. Ce Boûzandjar, fils d'Alânkavâ, a engendré Boghâ², qui a engendré Douïtoûminin, qui a engendré Kāïdoû, qui a engendré Bâi-songhor, qui a engendré Toumenâi-Khân, qui a engendré Kabul-Khân, qui a engendré Bourtân, qui a engendré Yisoûkaï Behadoûr, qui a engendré Djingîz-Khân, ancêtre de ces quatre dynasties³. Si, au contraire, nous exposons maintenant la généalogie de Djingîz-Khân, en remontant de ce prince jusqu'à Alânkavâ, avant de parler des généalogies de ces quatre dynasties, nous dirons que Djingîz-Khân est fils de Yisoûkaï Behadoûr, fils de Bourtân, fils de Kabul-Khân, fils de Toumenâi-Khân, fils de Bâi-Songhor, fils de Kāïdoû, fils de Douïtoûminin, fils de Bogha, fils de Boû-

1. Le manuscrit porte *جبل*; s'il n'y avait pas ce point diacritique, on pourrait lire *جبل*, tribu, ou *جنتل*, les femmes.

2. Ce sont les formes données par Rashîd ed-Dîn dans l'*Histoire des Mongols*; celles du *Masâlik al-Abṣâr* sont corrompues.

3. Je n'indique pas ici les formes défectueuses du manuscrit.

4. Dont il est parlé autre part dans l'ouvrage.

zandjar, fils d'Alânkavâ; et c'est à cette femme que s'arrête la généalogie de ces personnages.

« Cet exposé de la généalogie de Djingiz-Khân n'est qu'une abominable imposture et une fable sans aucun fondement. Si ce que l'on raconte de cette femme est vrai, il est bien probable que c'est elle qui l'a inventée, et qu'elle a employé cette ruse pour échapper à la mort; sans doute avait-elle entendu raconter l'histoire de la Vierge Marie; elle fit planer le doute dans l'âme de ses juges (*litt.* : elle se suspendit à la corde du doute), de telle sorte que, grâce à cette ruse, elle égara les gens. Cela est la vérité; et elle a forgé son imposture sur cette vérité (*litt.* : sur l'image de).

Voici la généalogie de Djingiz-Khân d'après l'historien mongol Ssenang-Ssetsen¹:

Alung-Goa.
 |
 Budantsar-Mongkhan.
 |
 Chabitsahi-Baghatur.
 |
 Biker-Baghatur.
 |
 Macha-Todan.
 |
 Chatschi Külük.
 |
 Schingchor-Dokhschîn².
 |
 Toumbaghai-Ssetsen³.
 |
 Chabul-Chagan.
 |
 Bardam-Baghatur.
 |
 Jessugei Baghatur.
 |
 Tegrin öggüksen Temudschin (Djingiz-Khân).

1. *Geschichte der Ost-Mongolen und ihres Furstenhauses verfasst von Ssenang Ssetsen Chungtaidschi*, publié et traduit par Schmidt, Saint-Pétersbourg, 1829, p. 61. Nous conservons l'orthographe allemande de la traduction, *ch* = خ; *dsh* = ج.

2. Schingchor (*shinkkhor*) est l'origine du turc سنقر, سنقر, etc. On trouve aussi la forme سنقور; le groupe نكك ou نكق du turc-djagataï se réduisant à نك ou نق, cf. منكو à côté de منكو. C'est un groupe analogue qui a donné naissance au *sughir kief* du turc-osmanly.

3. Persan *Toïmandî-Khân*, l'altération de Thoubaghai en تومانی s'explique

Le Dictionnaire géographique et historique chinois pentaglotte connu sous le nom de *K'in ting Si Yuh thoung wen tchi*, 4^e part., ch. II, p. 1 sqq., donne une généalogie de Djingiz-Khân, dont nous extrayons la partie rédigée en turc oriental et la transcription; cette transcription étant en mongol, en kalmouk et en tibétain ¹.

Transcription tibétaine.

جنکيس خان	tching kis ² han.
چاخانداي ماماكي	tcha han tahi mam ki.
خارا باي سوني راک	ha ra pa hi sou pi rag.
باردانک	par tang.
باتور بوخان	pa thur bo han.
تومون	thu mi ni.
آغوس	a güs.
خایدو	ha hi tu.
سام بوا	sam bu va.

facilement. On connaît la facilité avec laquelle le *b* ب et le *m* م s'échangent dans les dialectes turcs. C'est ainsi que l'osmanly بن *ben*, moi, correspond au djagataï مين *men*, cf. le djagataï مېغ *moussache*, en osmanly (بيغ *biğ*); en mongol on trouve les deux formes اموکن *amoùkan* à côté de ابوکن *aboùkan*, grand-père.

1. Cette transcription est absolument indispensable pour rétablir la lecture des mots turcs qui sont assez mal gravés dans l'édition chinoise de 1766 que nous avons eue sous les yeux.

2. Un changement de *z* et en *s*, analogue à celui que l'on remarque dans ce nom propre, se trouve dans les mots turcs orientaux suivants ساقساغان *saksághan*, à côté de ساقيزغان *sakizghan*, pie; سولدوس *Soùldoús*, à côté de سولدوز *Soùldoúz*, nom d'une tribu mongole; ابصطاي *abastái*, en face de ابزطاي *abaz!ái*, tante. C'est ainsi que l'historien arabe Makrizi donne au nom de Djingis-Khân la forme جنکيس خان.

تمور توغلوک	thi mur thu ḥu luk.
خیزری خو جو	khi djor ḥo tcho.
شیر عالی	si ra li.
شیر محمد	si ra ma ḥa mut.
سلطان یونوس	sul than yu nus.
سلطان احمد	sul than a mat.
سلطان سید	sul than si yit.
عبدو رشید	ap tu ri sit.
عبدو رحیم	ap tu ra im.
بابا خان	pa pa ḥan.
اق باش	ak pa si.
سلطان احمد	sul than aḥa mut (fils aîné d'Aḳbâsh).
ایسکندر	is ken ter (2 ^e fils d'Aḳbâsh).
مانک سور	maṅg sour (fils de sultan Ahmad).
قاسیم	ḥa sem (fils d'Iskender).
عبدو الله	ap-tu-la (fils de Maṅg-Soũr).

E. BLOCHET.